Études littéraires africaines

Voix féminines dans le roman de jeunesse en Afrique francophone

Kodjo Attikpoe

Numéro 20, 2005

Littérature enfance-jeunesse en Afrique noire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Attikpoe, K. (2005). Voix féminines dans le roman de jeunesse en Afrique francophone. *Études littéraires africaines*, (20), 31–36.
<https://doi.org/10.7202/1041347ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

VOIX FÉMININES DANS LE ROMAN DE JEUNESSE EN AFRIQUE FRANCOPHONE

La production littéraire féminine a largement contribué à l'émergence et à la constitution de la littérature enfantine et de jeunesse en Afrique. La majeure partie des auteurs écrivant pour le public jeune sont des femmes parmi lesquelles se trouvent des écrivaines reconnues en littérature pour adultes. Il est à noter que cette écriture féminine ne se consacre pas exclusivement aux vécus et aux situations des filles, mais aborde de manière générale les thèmes liés à l'enfance, à la jeunesse et à l'adolescence.

Le présent article se propose d'examiner la condition féminine juvénile dans la fiction romanesque destinée aux jeunes.

Absence de père, désir de paternité

Le thème des relations parents-enfants constitue un aspect essentiel de la représentation de l'enfance dans la littérature en général. Les relations père-fils, père-fille, mère-fils, mère-fille, présentent des similitudes et des points communs, mais aussi des différences marquantes déterminées par des paramètres culturels, sociaux, émotionnels ou psychologiques. Nous allons observer ici le traitement littéraire de la relation parents-filles à partir de deux romans de jeunesse qui examinent cette problématique à des degrés divers et dans des contextes différents.

*Halimatou*¹ de Abdoua Kanta et *Père inconnu*² de Pabé Mongo mettent en scène des protagonistes féminins juvéniles, chez lesquels l'absence physique du père³ entraîne de toute évidence un ardent désir d'amour paternel et aura un impact sur les rapports de ces enfants avec la mère.

Dans *Halimatou*, l'éloignement du père est dicté par les lois et règles des coutumes ancestrales. Halimatou, l'héroïne du roman – âgée de 11 ans – est l'aînée de sa famille. Sa tradition – elle est Peule – exige qu'à la naissance du premier fils, l'enfant et la mère restent longtemps hors du foyer conjugal. Ce n'est qu'après des années que le père est autorisé à voir sa famille. Ainsi Halimatou a-t-elle beaucoup souffert de cette absence imposée :

Halimatouyelle n'a jamais connu son père. On lui a souvent parlé de lui. [...] Halimatouyelle est toujours triste et pense beaucoup à son père⁴.

La peine de la fillette est d'autant plus grande qu'elle est également privée d'amour maternel. En effet, bien que vivant sous le même toit, la mère se garde de faire montre d'affection envers sa fille, comme l'exige la

¹ Abdoua Kanta, *Halimatou*. Abidjan, Paris, NEA/EDICEF, 1987.

² Pabé Mongo, *Père inconnu*. Abidjan, Paris, NEA/EDICEF, 1985.

³ La littérature féminine africaine aborde également ce sujet. Cf. Odile Cazenave, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris, Harmattan, 1996, pp.164-172.

⁴ *op. cit* p. 5

tradition. Des questions relatives à ce comportement de la mère taraudent Halimatou, tant l'interdiction faite à une mère d'entourer son enfant d'affection la laisse perplexe. Ce qui se révèle dans le dialogue suivant entre la mère et la fille :

- Dis-moi, maman, je suis bien ta fille, non ?
- Oui, je suis vraiment ta vraie mère.
- Pourquoi ne me parles-tu jamais ? Même si grand-mère me maltraite, tu ne dis jamais rien. Je suis toujours malheureuse, mais tu ne fais rien pour me consoler. Ni toi, ni oncle, personne ne veut m'aider. Je reste seule avec ma souffrance.⁵

La situation de la jeune protagoniste, entièrement privée d'affection au sein de sa propre famille, ne peut laisser le lecteur insensible. Même la grand-mère ne peut s'émanciper de cette coutume qui veut que les enfants ne reçoivent pas de marques d'affection. D'une sévérité et d'une rigueur exagérées, sa méthode d'éducation tend à faire de sa petite fille une jeune fille modèle selon ses propres critères de jugement.

Dans *Père inconnu*, l'absence du père est plus longue et les conséquences davantage dramatiques. C'est le récit d'une histoire qui s'étend sur plusieurs années. La narratrice, une fille de 16 ans, comment l'absence du père a marqué sa vie depuis sa tendre enfance. L'incipit exprime en substance ses douleurs morales et ses souffrances psychologiques : "Être un enfant sans père, il n'y a pas douleur plus profonde, désarroi plus grand, tristesse plus corrosive pour une petite fille⁶."

Le thème central du roman est axé sur deux pôles : la bâtardise et la paternité irresponsable. La narratrice meurt du désir de connaître son père afin de ne plus être l'objet d'insultes du genre : "Pour n'importe quoi, on me rappelait que j'étais bâtarde⁷". Elle est une âme en peine, s'apitoie sur son sort et décrit sans cesse son chagrin :

A présent le désir d'un père s'était définitivement logé dans mon cœur comme un ver dans un fruit. J'en étais malade.⁸

Dans les deux romans, l'absence de la figure paternelle n'est pas définitive. Halimatou retrouvera en effet son père. Ces retrouvailles représentent un moment d'intense émotion pour la fillette et pour le père. Ce dernier exprime son entière compréhension pour les souffrances de sa progéniture, dues à la longue séparation. Il la comprend d'autant plus qu'il fut lui-même victime de cette tradition, en tant que fils aîné. Faisant fi de cette coutume ancestrale, il s'excuse auprès de sa fille, tout en lui promettant protection et affection.

⁵ *op. cit.*, p. 5-6.

⁶ *op. cit.*, p. 5.

⁷ *op. cit.*, p. 17

⁸ *op. cit.*, p. 16

Par contre, *Père inconnu* présente une image négative de la figure de père. Celui-ci est décrit comme un homme qui a fui ses responsabilités. Après huit années de disparition, il revient au village pour un court séjour et saisit cette occasion pour aller chercher sa fille à l'école, mais en évitant soigneusement toute rencontre avec la mère de son enfant. De toutes les manières, cette visite éclair constitue pour la narratrice un grand moment de bonheur ("Une fille tenant la main de son père me semble constituer l'image parfaite du bonheur."⁹) mais le désir de se voir ne semble pas réciproque. En effet, alors que la fille ressent une profonde joie à être avec son père, tout porte à croire que l'aspiration de ce dernier à rencontrer l'enfant n'est que de façade ("Toujours très heureux et très fier de me voir, mais ne bougeant jamais le petit doigt pour me garder !"¹⁰). De surcroît, cette soif inextinguible de la présence paternelle va entraîner un conflit entre la fille et la mère, traumatisée par ses multiples déconvenues avec les hommes :

les hommes sont des monstres, me répétait-elle. Il faut les fuir à quelque titre que ce soit, au titre de père ou de mari.¹¹

Sur ce point va naître une divergence de vues : alors que la mère trouve le comportement du père entièrement indéfendable, la fille, tout en comprenant la colère de sa maman, juge "ses résolutions et jugements [...] excessifs"¹². La narratrice, contre toute attente, trouve son papa "désormais excusable", faisant fi de l'exhortation de la mère au rejet du père :

- Où étais-tu donc ? vilaine fille ? me demanda t-elle.

- J'étais avec mon père au village.

- C'est ça, ricana, ma mère. Ainsi donc tu as un père ! Je ne le savais pas, vraiment. Et où est-il, ce beau fantôme ? Tu oses appeler père un monsieur qui détourne une mineure de seize ans, au seuil de son Certificat et l'abandonne dans un état de grossesse ! Un monsieur qui disparaît pendant huit ans et, quand il revient, n'a même pas le courage de se montrer. [...] En tout cas c'est bien la dernière fois que je t'entends lui donner ce titre-là. [...] Et si jamais celui-ci se représentait à ton école à mon absence, envoie-le promener.¹³

La fin dramatique de l'histoire assombrit un peu plus le portrait de la jeune narratrice, puisque sa destinée finit par rejoindre celle de sa mère : répétition d'un implacable mauvais scénario héréditaire, elle conçoit, elle aussi, à l'âge de 16 ans et accouche d'une fille dont le père s'est volatilisé dans la nature. Sa fille sera comme elle de "père inconnu". Le terme "père

⁹ *op. cit.*, p. 30.

¹⁰ *op. cit.*, p. 71.

¹¹ *op. cit.*, p. 45.

¹² *op. cit.*, p. 43, ainsi que la citation suivante.

¹³ *op. cit.*, p. 42

inconnu” semble un peu exagéré, dans la mesure où la paternité est bien établie, Il s’agit plutôt de père irresponsable. Dans le cas de la narratrice, le père s’est éclipsé et “a pris le large” aussitôt que la nouvelle de la grossesse lui a été annoncée.

L’intention de cette fresque sombre est de souligner l’irresponsabilité des hommes comme cause fondamentale de cette destinée malheureuse des adolescentes. Ce message s’inscrit en faux contre le fatalisme qui voudrait que la condition féminine soit en quelque sorte vouée à la bâtardise :

Mais c’est une fille, c’est-à-dire une nouvelle proie à la bâtardise. Non, ma fille ne sera pas une proie !¹⁴

L’ordre phallocratique

La condition de la femme africaine représente un thème majeur dans la production littéraire féminine et fait entendre un discours féministe remettant en cause le pouvoir et la domination de la société patriarcale¹⁵. La littérature de jeunesse porte également son regard critique sur la condition faite aux fillettes et jeunes filles dans la société phallocratique. Il sera dans ce contexte particulièrement intéressant d’examiner comment ces personnages féminins – doublement en position de faiblesse – à titre d’enfant et comme sexe faible –, élevés dans une culture imposant la soumission des enfants aux personnes âgées, arrivent à affronter la machine patriarcale.

*Un mariage forcé*¹⁶ de Doumbi-Fakoly, comme l’indique son titre, traite d’une situation où la volonté propre de personnages de sexe féminin n’est pas aucunement prise en compte. Composé de six chapitres courts, le roman entre d’emblée dans le vif du sujet avec un premier chapitre intitulé “L’annonce du mariage” qui commence comme suit :

Hier, mon père m’a annoncé qu’il veut interrompre mes études pour me marier à un commerçant qui fait de la politique. [...] Mais mon père a décidé de bouleverser ma vie et mettre fin à mes rêves.”¹⁷

La narratrice, Nakany, une adolescente de 17 ans, élève en classe de terminale, désapprouve certes la décision de son père, mais se sent incapable de l’amener à renoncer à ce “projet franchement inacceptable”. Le roman développe un discours féministe, axé sur l’émancipation de la jeune fille et sur son droit à disposer de sa vie, faisant émerger des personnages – pour la plupart féminins – qui prennent parti pour Nakany, mais ce dis-

¹⁴ *op. cit.*, p. 87.

¹⁵ Cf. Odile Cazenave, *op. cit.* - Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d’Afrique Noire. Suivi d’un dictionnaire des romancières*. Paris, Harmattan, 2000.

¹⁶ Doumbi-Fakoly, *Un mariage forcé*. Abidjan, Montréal, CEDA/HMH, 1999.

¹⁷ *op.cit.*, p. 7 et paragraphe suivant : p. 11.

cours ne pourra rien changer : Nakany n'entrera pas en rébellion contre son père, car, soucieuse de la cohésion familiale, elle craint tout conflit avec son père. Finalement, la solution du problème résultera d'un compromis visant à sauvegarder l'entente et l'harmonie familiale :

Parce que j'aime aussi fort ma mère Sira que ma tante Wassa et mon père, parce que je refuse d'être la cause de leur séparation et, par conséquent, de la désunion de la famille, je demande la parole. [...] Voilà : je vous propose d'attendre la fin de l'année scolaire : si j'échoue à mon examen, je me marierai selon la volonté de mon père. Mais si je réussis, je demande à être autorisée à poursuivre mes études.¹⁸

Compromis ou compromission ? Toujours est-il que la solution proposée reflète la répugnance de la narratrice à remettre à tout prix en cause l'ordre phallocratique, en choisissant la voie du combat.

L'heureux dénouement du récit n'est pas dû à ce compromis, mais plutôt à une circonstance heureuse, à savoir l'arrestation de son prétendant pour malversations.

L'intention de l'auteur est sans doute de montrer simplement le caractère rétrograde de l'imposition d'un mariage. En fin de compte le père se montre raisonnable :

Désormais, je n'obligerai plus aucun de mes enfants à se marier contre son gré. Je te demande pardon, Nakany, et je te souhaite bonne chance pour ton examen.¹⁹

La fille domestique, une esclave ?

Les traitements réservés aux filles résultent de leur condition féminine. A cet égard, on peut comprendre qu'elles sont soumises à un véritable esclavage moderne qui ne dit pas son nom : employées comme des domestiques, elles doivent exécuter sans répit toutes sortes de tâches pénibles et sont ainsi privées de leur enfance et de tous les droits qui doivent s'y rapporter.

*Une vie de bonne*²⁰ de Flore Hazoumé relate le drame de Sarafatou, âgée de 15 ans, dont toute la vie se résume à être bonne :

Et tout en faisant la vaisselle, Sarafatou déroulait le film de sa vie. A quinze ans, ses souvenirs d'enfance étaient une succession de brimades et de mauvais traitements. (p. 8).

Même au sein de sa propre famille, elle est astreinte à cette servitude ; elle n'a pas droit à l'éducation scolaire, comme le justifie son père :

¹⁸ *op. cit.*, p. 30.

¹⁹ *op. cit.*, p. 64

²⁰ Flore Hazoumé, *Une vie de bonne*. Abidjan, Montréal, CEDA/HMH 1999. Les citations suivantes sont en p. 8 puis en p. 10.

Cesse de te comparer aux garçons ! Un garçon est un garçon et toi, tu n'es qu'une fille. Tu es faite pour te marier et avoir des enfants, et pour cela, tu n'as pas besoin d'aller à l'école.

Sa vie est une succession d'événements tragiques. Travaillant comme bonne dans une autre famille, elle est traitée avec désinvolture et cynisme par la maîtresse de maison qui éprouve manifestement un plaisir sadique à maltraiter la fillette à longueur de journée comme le prouve ses propos suivants :

Les enfants passent la journée à l'école. Maintenant, tu as trop de temps libre. A partir d'aujourd'hui, tu prépareras des beignets que tu vendras tous les matins aux passants. Ça me permettra d'arrondir mes fins de mois !²¹

Pire, le chef de famille abuse d'elle et quand elle se retrouve enceinte, il la chasse de la maison. Cet acte d'un cynisme absolu conduira la protagoniste à d'autres aventures non moins malheureuses.

Conclusion

Notre analyse a révélé différents portraits de fillettes et d'adolescentes dans un contexte de réalisme social. Les romans examinés dénoncent les drames vécus par ces personnages et dont les causes premières résident dans l'ordre phallocratique. Plus que leurs mères, les jeunes filles sont vulnérables et fragiles devant l'institution patriarcale. Certes elles n'acceptent pas le statut inférieur attribué aux femmes, mais sont incapables d'exprimer ouvertement leur sentiment de révolte. Elles se voient souvent contraintes à la résignation. Bien que leur vie soit souvent jonchée d'écueils et d'événements malheureux, on constate pourtant que, dans la plupart des cas, leurs histoires connaissent un dénouement heureux. Manière tacite pour ces romans de montrer qu'une meilleure destinée des personnages féminins ne relève pas de l'utopie.

■ Kodjo ATTIKPOE
Université de Francfort/Main (Allemagne)

Références bibliographiques

- Cazenave Odile, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, l'Harmattan 1996.
 Doumbi-Fakoly, *Un mariage forcé*, Abidjan, Montréal, CEDA/HMH, 1999.
 Hazoumé Flore, *Une vie de bonne*, Abidjan, Montréal, CEDA/HMH, 1999.
 Herzberger-Fofana Pierrette, *Littérature féminine francophone d'Afrique Noire. Suivi d'un dictionnaire des romancières*, Paris, l'Harmattan, 2000.
 Kanta, Abdoua, *Halimatou*, Abidjan, Paris, NEA/EDICEF, 1987.
 Mongo Pabé, *Père inconnu*, Abidjan, Paris, NEA/EDICEF, 1985.

²¹ *op. cit.*, p. 18.